



HAL
open science

Portraits croisés : Valencia, Granada

Laura Apiou, Jade Puyal

► **To cite this version:**

Laura Apiou, Jade Puyal. Portraits croisés : Valencia, Granada. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02281505

HAL Id: dumas-02281505

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02281505>

Submitted on 9 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

laura apiou . jade puyal

portraits croisés

valencia . granada



Sommaire

6	Récits succincts de voyages entrecroisés
8	■ Jardins . Jardines
10	┌ La Turia
14	≠ Les carmens
18	● Bleu
20	∞ La mer
24	○ Le Sacromonte
28	○ Le Cabanyal
32	◆ Dédale
34	△ Le centre historique de Valencia
38	◇ L'architecture Al-Andaluz
42	√ Librairies
46	■ Patios
48	≈ La Lonja de la Seda
52	□ La casa Zafra
56	∩ Escuela de arquitectura
60	∫ Patios habités
64	◀ Murmurs
66	≈ Les mots dans la rue
70	∩ Les châteaux en Espagne
72	⌈ La plaza de las Pasiegas
76	∩ Les arbres-monuments
80	▼ Traversée
82	≡ Huertas et Albufera
86	∥ La vega grenadine
90	∩ L'Alhambra
92	∩ La Sierra Nevada
96	▲ Impermanence
98	↵ Les marchés
102	λ La fête
106	Récits entrecroisés de voyages succincts
108	Bibliographie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Récits succincts de voyages entrecroisés

Cinq heures de route, quatre cent quatre-vingt-huit kilomètres, plus de sept cent mètres d'altitude, environ deux siècles de monarchie chrétienne, et cinq cent cinquante-cinq mille habitants. Valencia y Granada. Voilà en quelques nombres ce qui différencie ces deux villes. Des géographies, densités, histoires, matières, pôle d'activités caractéristiques, des urbanités définies par leurs oppositions, des atmosphères propres à chacune. Pourtant, toutes deux espagnoles, contenues dans cette même péninsule, parlant une langue commune sous un climat partagé, les orangers colorent ces villes des mêmes petits points rouge mêlés de jaune.

Étudier l'architecture dans un endroit étranger, et l'habiter durant un an. Nous sommes parties toutes deux de Toulouse pour aller dans le pays juste en dessous. Laura à Valencia, Jade à Granada. Une expérience similaire dans ces deux villes, où nous nous sommes rendues visite chacune à notre tour. Se retrouver et découvrir ces nouveaux lieux, à travers le regard de l'autre, arpenter des espaces choisis et rentrer dans un monde déjà apprivoisé, pas tout à fait inconnu.

Nous avons voulu rendre compte de nos expériences et de ces identités urbaines à travers divers thèmes et éléments, à travers ces petites choses qui font ville, un portrait comme un collage, à la fois désordonné et pourtant pas moins classé, un inventaire non-exhaustif de ce qui pour nous représente chaque lieu. Un récit à deux voix, à lire comme un guide de voyage ou bien un recueil d'histoires. Une forme de rencontre urbaine, un mélange de photographie objective et d'interprétation personnelle, description fragmentée de ces espace-temps. Croiser ces clichés de villes, c'est rendre d'autant plus compte de ce qui les caractérise ou les définit chacune. Toutes deux jardins, bleues, dédales, patios, murmures, traversées et impermanentes, elles se distinguent et s'assemblent dans chacune de leurs définitions.

■ jardins . jardines

définitions :

. terrain, souvent clos, où l'on cultive des légumes, des fleurs, des arbres et arbustes fruitiers et d'ornement ou un mélange de ces plantes.

. espace aménagé pour la promenade ou le repos, dans un souci esthétique, et portant des pelouses, des parterres, des bosquets, des plans d'eau.

Eden, clos, courtil, enclos, espace vert, jardinet, orangerie, pépinière, parc, plantation, promenade, square, serre, verger... Le jardin se décline en une multitude de lieux, allant du simple lopin de terre au véritable paysage qui s'étire au milieu de la ville, en passant par l'écrin végétal qui entoure une maison. Le jardin flatte les sens : les kyrielles de formes, de couleurs, de matières, de sonorités, d'odeurs et de saveurs en font une véritable oasis au milieu de l'espace minéral de la ville. Il témoigne des saisons et du passage du temps face à des murs qui semblent immuables.

Depuis toujours l'homme y plante ses idées, sa culture, ses croyances, il en fait un symbole, un ornement, un sanctuaire, un lieu d'exercice de la pensée et du corps, une réserve botanique, un lieu de promenade, ou encore une création artistique mais il est toujours un lieu où il fait bon être.

A l'échelle de l'espace public le jardin évoque une certaine qualité de vie, la présence de la « nature » en ville, mais permet aussi le lien social. A l'échelle domestique il est la transition entre intérieur et extérieur, il lie l'espace de l'architecture à celui de l'urbain.

A Granada et à València le jardin tient une place importante, dans des contextes et des expressions très différentes et pourtant complémentaires.

Il pousse plus de choses dans un jardin qu'on en a semé.

proverbe espagnol

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUS CRÉDIT D'AUTEUR



┌ La Turia

A Valencia la surface d'espace vert par habitants est faible par rapport aux autres grandes villes espagnoles. La plus importante surface plantée de la ville est le parc de la Turia, un jardin au cœur de Valencia, implanté dans le lit de l'ancienne rivière Turia.

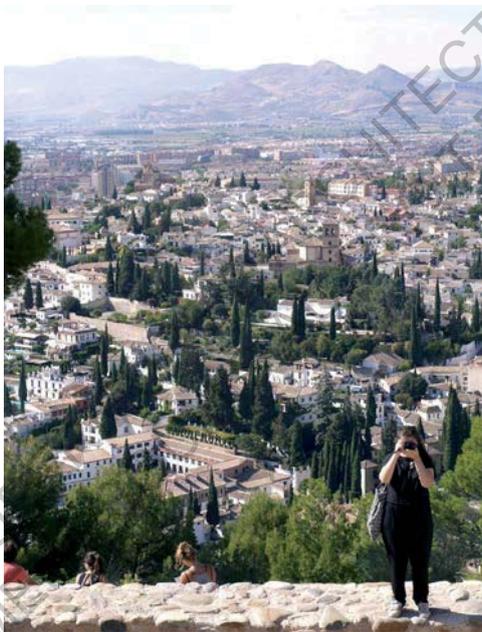
La ville de Valencia a été construite sur une position géographique très favorable puisqu'elle est installée au bord du fleuve Turia, à proximité de la mer (environ 3km). Cela lui a permis de se développer, non seulement grâce à l'agriculture sur la plaine alluviale autour du fleuve mais aussi grâce au commerce. Au cours de ses 2000 ans d'histoire, Valencia a connu de nombreuses inondations qui ont causé des dégâts matériels et humains importants, notamment la destruction à différentes reprises de plusieurs des ponts qui relient les deux rives du fleuve. Le 14 octobre 1957 une inondation sans précédent est provoquée par la crue de la rivière après de fortes pluies sur toute la région valencienne. Le bilan est lourd puisqu'au moins 80 personnes ont perdu la vie au cours des deux ondes de crues qui ont lieu dans la journée. Les dégâts matériels sont également importants, l'eau ayant atteint jusqu'à 5 mètres de haut dans certaines rues. Des immeubles et des ponts ont été endommagés, nécessitant parfois une reconstruction. Le fleuve est alors perçu comme un véritable danger pour la ville et sa population. Les autorités valenciennes cherchent alors une solution à long terme afin de s'assurer que ce genre de situation ne se reproduira jamais. Trois solutions sont proposées : détourner le fleuve par le sud de la ville, le détourner par le nord ou bien agrandir le lit du Turia.

C'est la première option qui est retenue et le Plan Sur est mis en place. Il consiste à détourner le fleuve en lui traçant un nouveau lit passant en dehors de la ville. Le Turia est donc détourné et son lit originel est assaini. La mairie souhaite alors en faire une autoroute reliant le port et l'aéroport. Mais un mouvement populaire se met en place souhaitant transformer la Turia maintenant vide en espace vert. Leur slogan traduit cette volonté : 'el riu és nostre i el volem verd' (le fleuve est à nous et nous le voulons vert). Il est donc converti en un espace de loisir et de nature.

Il devient un jardin planté et ombragé de plus de sept kilomètres de long, entourant le centre-ville, comme une promenade qui parcourt Valencia du nord au sud. Il se compose de plusieurs sections, donnant des paysages diversifiés. Dans la partie nord un lac navigable marque le départ du parc, puis des zones plantées, des bassins des terrains de sport, des jeux pour enfants, des fontaines se succèdent tout le long du parc, bordés de chaque côté par une promenade piétonne et cyclable. Une zone libre permet également d'accueillir des manifestations temporaires, des événements en plein air, comme des cirques ou bien le lancement de feu d'artifice lors des fêtes de la ville. Le parc du Turia s'achève au sud sur la Ciudad de las Artes y las Ciencias, complexe culturel réalisé par Santiago Calatrava et qui est devenu depuis son inauguration (2009) un symbole de la ville. La partie restante jusqu'à la mer est actuellement en projet d'urbanisation.

Le parc de la Turia a pris une grande importance pour les habitants de la ville. Tout le monde en est usager que ce soit pour se promener, pour un pique-nique en famille, pour faire du sport ou pour assister à un événement. De nombreuses activités y sont également organisées. Lorsqu'il fait beau il n'est pas rare d'y trouver des cours d'arts martiaux, des musiciens ou même un peintre. Le Turia a un rôle paysager, environnemental, mais aussi social et culturel puisqu'il est un lieu de rencontres, de rendez-vous, où l'on trouve de nombreuses œuvres d'art tout au long de son cours, mais aussi des équipements comme la Ciudad de las ciencias et le Palau de la música qui contient des salles d'exposition, de conférences et de concert. Cet espace ludico-culturel est aussi un axe structurant de la ville traçant deux zones distinctes : l'hyper centre ancien au sud et une zone plus récente au nord. Elles sont reliées par 23 ponts construits tout au long de l'histoire de la ville. Les plus vieux ont environ 500 ans, ils ont été détruits et reconstruits plusieurs fois au cours d'inondations. Le plus récent est le pont de l'exposition réalisé par Calatrava en 1995.

Le jardin du Turia est un véritable intervalle dans la ville. Lorsque l'on s'y promène on se sent déconnecté de l'effervescence de la métropole. Etant en contre-bas du niveau des rues, le bruit des voitures est amoindri, et on ne voit plus que les hauteurs des bâtiments qui le bordent. En plein cœur de la ville, on est pourtant en dehors de l'activité, on réapprend les sens. L'ouïe par le chant des oiseaux et les voix des humains, la vue par la multitude de couleurs et de formes, l'odorat par le parfum des plantes, le toucher par les matières, l'herbe, l'écorce.



ECOLE NATIONALE SUP
DOCUMENTATION

ARTEFACTURE DE TOULOUSE
D'AUTEUR

≠ Les carmens

Un carmen est un type d'habitat urbain typique de la ville de Granada. C'est un ensemble composé d'une maison et d'un espace vert, jardin et potager à la fois, perçu comme une extension du logement. Propre aux quartiers installés sur les collines de la ville, l'Albaicín et le Realejo, son terrain est ainsi habituellement disposé en escaliers. Le carmen est un espace fermé, clôturé la plupart du temps par des tapias (des murs en pisé) de un à deux mètres de haut. Ces murs sont alors peints en blanc, s'adaptant à la couleur vernaculaire qui nappe les quartiers pentus de la ville. Le regard des passants est alors interdit, rebondissant sur ces parois opaques. Cependant, la végétation abondante franchit bien souvent ces délimitations et d'épais buissons se laissent apparaître sur la rue. L'espace public en est alors changé, la limite entre le dehors et le dedans s'indécise dans le prolongement des branches. Un carmen, une maison nommée d'après le mot arabo-hispanique karm, la vigne.

Grands terrains d'arbres hauts, pelouse, potagers semés de laitues, fraises, blettes, fèves, épinards, de vergers constellés de pruniers, grenadiers, abricotiers, pêchers, poiriers, pommiers, de rosiers entrelacés de myrthes et autres tamaris, de lys, oeillets, chèvrefeuille parfumant le décor.

À l'époque nasride, le carmen grenadin avait avant tout un caractère agricole mais on pouvait aussi en faire usage de maison secondaire. Situé en dehors des murs de la ville, il devenait alors maison de campagne, avec jardins, potagers mais aussi fontaines, bassins, plantations de vignes. Au XVI^{ème} siècle, l'historien Luis del Mármol Carvajal raconte Granada, sa ville natale dans un de ses écrits : " je suivais les sorties de la ville jusqu'à la plaine, entre les carmens et les potagers". Ils apparaissent alors comme éléments caractéristiques de la périphérie, événements dispersés au long des limites. Un ensemble de minéral et de végétal, pointillant le paysage entre ville et vallée.

Ensembles de terrasses disposées sur les terrains accidentés de Granada, ombragées par des vignes ou autres plantes grimpantes, plantées pour atténuer la rigidité du sol, traversées de fontaines et bassins mis en rhizome par des canaux, l'air plus frais au long de l'eau. Union d'un jardin arabo-andalou et d'un habitat méditerranéen.

Au XVII^{ème} siècle, les carmens commencèrent à acquérir une nature plus urbaine. Ils conservèrent un caractère rural pour ensuite évoluer et s'urbaniser. Désormais, beaucoup d'entre eux sont englobés de quartiers. Le carmen devient une maison des champs en coeur de ville.

Y habitaient principalement des propriétaires de classes élevées (nobles, fonctions royales, familles de la royauté nasride, militaire) et de classes moyennes (riches marchands, artisans). Y avaient lieu des retrouvailles familiales, fêtes, mariages, soirées poétiques, quand on n'y vivaient pas tous les jours.

En 1567, le roi catholique Felipe II d'Espagne met en place un décret souverain portant atteinte à la liberté religieuse de la population musulmane. Celle-ci se soulève alors, c'est la révolte des Alpujarras, initiée depuis le cœur du quartier de l'Albaicín. La monarchie décide en conséquence d'expulser cette population en la dispersant à travers le pays. Ainsi se produit l'abandon de logements, commerces et autres édifices. Le quartier entre alors dans un processus accéléré de mise en ruines, son paysage change et se transforme. Au fil du temps, il se ré-urbanise, perd son caractère rural. Il se densifie grandement mais l'Albaicín reste toujours parsemé de carmens et autres plantations.

Toutefois, la majeure partie des carmens qui entremêlent aujourd'hui la ville se construisent entre le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle. Souvent, ils ont une identité architectonique ou paysagère particulière, fortement marquée par le mouvement romantique. S'en situe un sur le Campo de los Mártires, sans doute l'un des plus monumental de la ville. Plusieurs centaines d'hectares pailletés d'un jardin français, d'un jardin anglais, d'un lac, d'un potager, d'un bois, d'un labyrinthe.

En 1915, le peintre José María Rodríguez-Acosta commença les dessins de son carmen grenadin, un des derniers qui furent construits et décidé bien d'intérêt commun par la suite. Il le conçut comme un manifeste de ses idées esthétiques modernes, une sorte d'innovation vernaculaire. On y retrouve les jardins, déambulant près des bassins, passant d'esplanades en terrasses. Les vues vers la vega se découpent dans les fragments de murs et de colonnes en béton, mêlés aux haies de cyprès. Évènement important dans le tableau de la ville, il se découpe dans le ciel en superposition de volumes blancs qui s'érige dans les hauteurs du Realejo.

● Bleu . Azul

définitions :

. Bleu, e adj. et n. m. [bloï, blo, blef, blou, bloue, blau, bla. Xle s.]. Qui est d'une couleur voisine du rouge, mais pas très : un ciel bleu, des yeux bleus, les flots bleus, une Opel Kadett bleue. Fig. Bouch. : un steak bleu ; s'emploie pour désigner un steak rouge. Fig. Mar. : bizut ; Faut pas me prendre pour un bleu (RACKHAM-LE-ROUGE). - Pierre Desproges

Le bleu, cette nuance entre le vert et l'indigo sur le spectre des couleurs, timide et effronté. On s'y baigne, on y vole, on le mange même parfois. Vues sur des robes de papillons, des éclats de roches ou encore quelques pétales, les matières bleues restent encore peu communes, et le regard s'y interrompt plus d'une fois.

Valencia, construite de terre et de matériaux trouvés alentours, se révèle sur des tons jaunes, depuis ses murs jusqu'à ses grains de sable. À Granada, ville au nom de fruit rouge, on retrouve l'Alhambra (de l'arabe 'Al-Hamra' « la rouge ») ou encore las Torres Bermejas, les tours vermeilles, nommée d'après cette couleur certaine entre l'incarnat et la cerise, qui là-bas donne son ton à la terre. Ces paysages urbains aux couleurs chaudes se détournent alors dans le ciel tout soleil, laissant parfois même leurs lisières disparaître, mordues par la mer. La couleur se dénote, on la remarque, l'identifie, ciel, marine, nuit, pétrole, roi, pastel, cobalt ou encore cyan, on la décline, on la perçoit, elle nous surprend, reflétant plus de lumières qu'elle n'en absorbe, elle se distingue, intrigante, sur fond de ces couleurs espagnoles, venant donner une identité particulière à ce qu'elle habille.

Indéfiniment, le bleu s'évade. Ce n'est pas, à vrai dire, une couleur. Plutôt une tonalité, un climat, une résonance spéciale de l'air. Un empilement de clarté, une teinte qui naît du vide ajouté au vide, aussi changeante et transparente dans la tête de l'homme que dans les cieux.

Jean-Michel Maulpoix

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



∞ La mer

Valencia a depuis toujours un fort rapport à l'eau. Le fleuve Turia, les marécages de l'Albufera, la mer... Elle est entourée par cet élément. Elle n'était pas une ville maritime à l'origine, c'était avant tout une ville fluviale, bien qu'elle soit implantée à proximité de la côte. La ville originelle, c'est-à-dire l'actuel centre-ville, est à quatre kilomètres de la plage. Elle est implantée sur la plaine alluvionnaire de la Turia ce qui lui confère des terrains parfaits pour l'agriculture. Tout autour de la ville on trouve des plaines maraichères, les huertas, et des vergers en particulier des plantations d'orangers. Un premier noyau apparaît au bord de la mer sous la forme d'un petit quartier de baraques, abritant des pêcheurs, appelé Cabañal. Au fil du temps, ce quartier va gagner en ampleur, et petit à petit sa croissance combinée à celle de Valencia va conquérir le territoire qui sépare la ville et la mer jusqu'à englober le bourg côtier. La Méditerranée devient alors la frontière est de Valencia.

La mer participe activement à l'économie de la ville, avec notamment la création du port. Le commerce y devient florissant et fait de Valencia une ville portuaire importante en Europe. Lorsque dans les années 1960 le fleuve Turia est détourné du centre, la ville se tourne alors vers la mer et tente de développer son attractivité par sa relation à la Méditerranée. Les activités portuaires sont déplacées dans la ville de Sagunto, plus au nord, qui possède un port plus grand et plus adapté aux transports modernes puisque l'eau y est plus profonde et que le port possède davantage d'espace de stockage nécessaire lors de l'apparition des containers. Valencia se consacre alors à faire de sa côte un lieu de sport et de loisir.

C'est ainsi qu'une forte activité de voile se développe, avec notamment l'organisation de courses internationales de l'America's Cup en 2007 et 2010 qui lui donne une renommée mondiale. La transformation du lit de la Turia en parc a permis de créer un lien plus fort entre le centre et le port grâce à cet axe structurant qui amène jusqu'aux portes de la mer. Actuellement les faits ne vont toutefois pas jusqu'au bout de l'intention puisque le parc de la Turia s'arrête au niveau de la Ciudad de las Ciencias sans qu'aucun aménagement n'existe pour faciliter l'accès au port qui est encore à deux kilomètres de distance. Un projet était prévu mais pour l'instant il faut passer autour de terrains vagues, faire un détour pour contourner la voie ferrée, puis rejoindre une rue qui mène au port. Ce projet de liaison intitulé Balcón al mar devait faire la liaison manquante et apporter davantage de cohésion à la ville. Le centre aurait alors été directement lié au port à travers des espaces publics et des équipements culturels. Le projet de la municipalité était également de récupérer la façade du port pour en faire un espace économique, culturel et ludique. Cependant l'organisation de l'America's Cup en 2007 a bouleversé ce programme en modifiant le port et le bord de mer afin d'accueillir l'évènement sans prendre en compte le projet initial. Aujourd'hui le projet reste en suspens qui sait quand l'intention de « finir » la liaison mer-ville par la Turia sera menée à terme.

La mer a également une influence sur le climat de la ville. Elle apporte de la fraîcheur mais aussi de l'humidité. Lors des chaudes journées d'été, là où le centre-ville est étouffant entre les rues de pierre et de béton, le littoral est tempéré par le vent venant de la mer.

Le littoral de Valencia est à l'origine de multiples paysages, puisque les interfaces entre la terre et la mer sont d'une grande diversité. Tout d'abord nous trouvons les plages urbaines, qui bordent la ville sur l'est sur environ six kilomètres. Il s'agit d'un paysage de plage de sable, donnant un grand espace dégagé et une vue sur le littoral jusqu'à Sagunto. Ces plages sont longées par une promenade appelée passeig marítim un espace public ombragé large d'une trentaine de mètres qui consiste en des rangées de palmiers, une promenade piétonne, une voie pour les vélos, des rangées de bancs, des jeux pour enfants... On trouve aussi le long de cet espace des commerces, des restaurants et des bars, associés à l'activité touristique de la zone. Ensuite nous trouvons le port, paysage davantage industriel avec ses immenses grues, ses digues de grosses pierres, ses hangars et ses containers. Même si le plus gros de l'activité s'est déportée à Sagunto il reste le lieu d'échanges portuaires importants. Au sud de la ville enfin, on découvre un paysage très différent dans le parc naturel de l'Albufera. La baie qui s'y trouvait dans l'Antiquité a été obturée par les sédiments des deux fleuves, Júcar et Turia, qui la séparaient alors de la mer. Désormais lagune, cette zone s'étend sur plus de 21 000 hectares et est d'un grand intérêt écologique puisqu'elle héberge une multitude d'espèces animales et végétales, la plupart aquatiques mais aussi beaucoup d'oiseaux, dont certaines sont en voie d'extinction. Une part de ce parc est consacrée à la culture du riz qui est un aliment très important dans la culture culinaire valencienne. La paella est ainsi née dans cette région, mais aussi le « arroz a banda ». L'Albufera est séparée de la mer par une mince bande de terre couverte de dunes stabilisées par une plantation de pins. Le paysage en est très sauvage, créant une véritable coupure avec la ville de Valencia à seulement dix kilomètres.

L'eau a toujours eu une place importante dans la vie de Valencia. Le fleuve et la mer lui apportent une multitude de bienfaits et des paysages très divers mais également des dangers qui ont forgés son histoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SANS DROIT D'AUTEUR



o Le Sacromonte

Une cheminée bleue, me voilà dans le Sacromonte. Sacrée montée !
Zone orientale de Granada, en suivant le Río Darro et traversant l'Albaicín, on finit par y arriver. Tout est pente et commence déjà très haut sur la colline, il faut grimper un moment avant d'en être à l'orée.

“Le mont sacré”, cet ancien quartier en marge, de la ville comme des standards, une identité bien à lui qui se retrouve dans ces tons bleus rois, rares aplats de pigments froids dans les hauteurs grenadines. Les gigantesques buissons de figues de barbaries viennent également contraster le blanc des façades, disposés un peu partout en interstices entre les lieux. On se retrouve alors sur le mont de Valparaíso, dos à la montagne et face à l'Alhambra, la ville en contrebas, le fleuve qui se dessine au sol, ondulant. Les rues aussi, elles serpentent, tortueuses et pentues, bordées d'assemblages de volumes blancs. Il fait bon s'y perdre.

En longeant les chemins, on découvre parfois des mots sur les maisons “aquí vive un poeta”, ici vit un poète. Au fil des habitations, on tombe sur un musée, des restaurants, boîtes de nuit ou autres lieux communs, mais aussi quelques ateliers d'artisans, majoritairement céramistes. Plus bas, un laboratoire photographique, profitant des typologies de bâtis vernaculaires pour aménager simplement sa chambre noire. En effet, c'est le quartier des grottes, ces habitations troglodytes installées dans la terre, las “cuevas del Sacromonte”.

Modes d'habitats peu communs, ils accueillirent extramuros des populations en situation marginale. Suite à la reconquista, les peuples juifs et musulmans furent expulsés de la ville et irent ainsi se loger dans la colline, hors de control administratif. Cependant la majorité des habitants était et est toujours issue de la population gitane, les premiers à occuper les grottes existantes et à en excaver de nouvelles. Marginaux de par leur culture nomade, ce faubourg grenadin devint leur lieu de sédentarisation, où leur culture empreigne encore les atmosphères, comme un village entre les chats et les cactus.

Dans ces grottes naquirent notamment les zambras. Ce mot désigne à la fois la fête gitane en elle-même, mais aussi cette danse andalouse provenant du Moyent-Orient, que l'on connaît aujourd'hui comme le flamenco. Les traditions, sourires et passions se transmettent des cordes d'une guitare ou d'un rire, du son d'une danse ou au détour d'un chant. La musique fabriquée dans le brouhaha des festivités rebondit sur les murs sinueux et s'élèvent parfois jusqu'à la Silla del Moro, mirador surplombant la ville et sa forteresse.

Federico García Lorca, célèbre poète grenadin, écrivit "Romancero gitano", un recueil de poèmes mettant en prose les us et coutumes gitans, cherchant entre autre à démontrer, avec de jolis mots, de leur ancrage dans la culture andalouse. Séduits par ce lieu singulier, d'autres écrivains romantiques à la renommée internationale comme Théophile Gautier ou Washington Irving s'essayèrent à l'écriture de ces ambiances. Ainsi ce lieu perdu un peu de son authenticité devenant de plus en plus visité, dans les parties les plus proches du centre-ville. Spectacles de flamenco dans des lieux touristiques imitant les danses originelles, visite guidée payante de différentes grottes, etc. Dans la rue, des dames interpellent les passants pour venir explorer leur habitation, moneyant rémunération,

Les conditions de vie dans ce quartier sont pourtant restées depuis toujours peu salubres. En 1963, une grande inondation détruisit une grande partie des grottes, et de nombreuses familles durent déménager jusqu'à d'autres zones plus sûres comme La Chana. Ainsi, beaucoup de forrains, "hippies" et autres populations extra-ordinaires réhabilitèrent ces caves avec leurs propres moyens afin de les habiter. Elles ne sont alors pas forcément reliées au réseau d'assainissement urbain, ni sécurisées et salubres. On parle alors plus majoritairement de l'extrême nord-est du quartier, en lisière de ville, habitant presque les champs.

Aujourd'hui, ces maisons troglodytes étoient l'arrière-paysage, on passe de zone touristique à quartier décalé en quelques pas, tout s'entremêle. La route menant au point de vue le plus haut de Granada, indiqué sur tous les guides de la ville, traverse des rassemblements de jardins délimités par des grilles rafistolées, fermés par des portes en matelas, le linge étendu presque dedans ou bien dehors. Assise sur le muret de l'abbaye San Miguel aux côtés des cinquante autres visiteurs, la nuit se lève, et je regarde ce petit terrain décidé privé un peu plus bas, où une petite fille regarde le coucher de soleil, depuis son fauteuil effiloché.

ECOLE NATIONALE SUP
DOCUMENT
D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROIT D'AUTEUR



o Le Cabanyal

A Valencia les tons chauds dominent dans les rues. La pierre, la peinture, les oranges, la brique, le soleil. Au milieu de ces couleurs chaudes que la mer vient lécher, le bleu de l'eau laisse pourtant quelques traces dans les quartiers de bord de mer. Le Cabanyal est un des rares endroits de la ville où l'on trouve le bleu dans les façades des maisons. Les maisons à deux niveaux typiques du quartier sont toutes colorées, le bleu se retrouve dans les peintures, les crépis, les céramiques que l'on admire en façade. Comme une marque de la présence de la mer cette teinte apparaît dans un ancien quartier de pêcheur. A l'origine un simple rassemblement de quelques baraques, il s'est développé au fil du temps jusqu'à devenir un petit bourg qui fut même indépendant sous le nom de Pueblo Nuevo del Mar entre 1837 et 1897. De ce passé de port de pêche il reste les maisons, toutes construites sur un modèle identique : deux niveaux, une porte centrale qu'encadre deux fenêtres et à l'étage un balcon un fer forgé qui court sur toute la largeur. Elles sont organisées en lignes droites, dans un quadrillage simple. Les rues principales, sur lesquelles s'alignent les façades, sont parallèles à la plage tandis ce que les rues transversales sont plus étroites, piétonnes pour la plupart. Dans ces alignements on rencontre également l'ancien marché aux poissons, qui a connu de nombreux usages et qui est aujourd'hui reconverti en logements. Il se découpe en deux ailes séparées par une rue intérieure centrale non utilisée.

Il reste un élément fort du quartier qui ne déploie malheureusement pas tout le potentiel qu'il pourrait avoir. Le tissu du quartier actuel est une juxtaposition contrastée de la trame traditionnelle avec une zone à géométrie complexe, plus déconstruite qui correspond à des bâtiments plus modernes. Cette confrontation se retrouve dans la réalité du quartier qui est un fort enjeu économique de par sa position géographique entre la mer et le cœur de la ville. La mairie a plusieurs projets afin de rendre son bord de mer plus attractif et davantage propice au tourisme mais se trouve face à une opposition farouche pour la protection du patrimoine bâti et la conservation des milieux de vie traditionnels. Actuellement le littoral est relié au centre-ville par les transports en commun (métro et tramway) mais aussi par une large avenue, avenida de Blasco Ibañez, qui trace une ligne droite dans la portion de ville entre le vieux centre et le Cabanyal. Un des projets évoqués serait de prolonger l'avenue Blasco Ibañez jusqu'à la mer et donc de passer à travers le Cabanyal, impliquant de détruire plusieurs rangées de maisons. Des mouvements d'opposition se dressent contre ce plan pour la préservation d'un quartier historique et d'un aspect important de la culture valencienne. Les conflits de ce style s'accumulent dans un arrondissement pauvre tiraillé entre modernisation et protection du patrimoine. Il donne l'impression d'un village modeste recevant la pression de la ville moderne qui s'étend jusqu'à lui et l'englouti dans les années 1960, quand le fleuve a quitté le centre, que les yeux se tournent vers la mer et que l'avenue de Blasco est construite.

Pourtant le quartier reste humble, modeste, habité par une frange pauvre de la population, il a des allures de villages, par ses constructions traditionnelles basses, ses bars à tapas conviviaux et ses festivals de musique. Car il est culturellement très dynamique, on y trouve de nombreux événements tout au long de l'année, comme le festival « Cabanyal Intim » au printemps ou le circuit musical « MUV ! » en novembre, et un centre culturel important, « la fabrica de hielo » qui organise des expositions, des projections de films, des spectacles de danse, théâtre et musique... etc. Et pourtant... il est partiellement à l'abandon. On le traverse pour aller à la plage, on y vient lors d'évènements mais l'on n'y vit pas. Sauf les plus pauvres. Les terrains vagues n'y sont pas rares, on fait pression sur les propriétaires pour qu'ils vendent leurs biens à la ville. Mais des irréductibles sont encore là, conservant leurs biens et leur position. L'ancien quartier de pêcheurs ne se laisse pas faire, il tourne le dos à la ville, fait face à la mer, dressant ses petites maisons colorées. Ocre, jaune, orange. Et au milieu, du bleu.

◆ Dédale . Dédalo

Définition :

- . lieu où l'on peut s'égarer
- . ensemble compliqué, inextricable

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des rues étroites, aux tracés mélangés, obliques, exigus, des dédales de dalles qui s'enchevêtrent, des cartes mentales confuses dans ces lieux au caractère d'un labyrinthe, parfois des tours en détour de tours en tours, les chemins sinueux, on s'y perd, cet embranchement, non l'autre, fausse piste, impasse, retour, peut-être cette rue sera moins tortueuse que celle-là, on ne saisit pas tout, même si c'est pas la première fois, même si on s'y était déjà trouvé, on l'arpente toujours comme au premier jour, attentif au moindre détail, indice, on s'y déplace, on se laisse guider finalement, par une marche, par un mur, une histoire, un là, c'est difficile à suivre, à comprendre, mais le cheminement se dessine dans les rues de la ville, traversant les années et les cultures, au fil du dédale on déambule, on arpente, la règle c'est de ne pas réaliser deux fois le même itinéraire, allons-y, on découvre, les recoins et les places, puis on s'arrête, un plan, alors ?, je suis ici, et là-bas ?, on se remet en route et la danse qui reprend, rythmée par les murs de la ville, la cadence des pas au gré des rues, le corps suit le parcours, la trajectoire plus ou moins floue, on s'y lance, on observe, jusqu'à peut-être reconnaître cet endroit que l'on cherchait l'autre fois.

Comment est-ce que ça a commencé? On ne sait plus: de chaînon en chaînon, on se perd en dédale d'idées [...].

Roger Martin du Gard



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT PHOTO D'AUTEUR

🏠 Le centre historique de Valencia

Pour moi il existe deux Valencia. Une moderne, faite de rues larges bordées d'orangers où les voitures sont partout, de bâtiments hauts, d'avenues rectilignes qui quadrillent le plan de la ville. Et une seconde, la vieille ville, plus intimiste, faite d'un entrelacs de rues et d'allées, majoritairement piétonnes, un dédale de ruelles bordées de bâtiments plus anciens, gothiques, baroques, colorés, recouverts de graffitis. Et parmi eux, au détour d'une venelle, une église, un marché, une porte, un édifice ancien qui dresse ses pierres et témoigne de l'histoire de la ville. Mon premier coup d'œil à la ville fut la première partie, mon premier coup de cœur fut pour la deuxième.

On y accède en passant par les Torres de Serranos, ancienne porte fortifiée qui faisait partie de la muraille encadrant la ville médiévale dont il ne reste que cette porte et une autre, las Torres de Quart plus à l'est, sur les douze initialement construites. De l'extérieur son rôle était défensif, de l'intérieur elle servait à la mise en scène de cérémonie, de célébration, d'entrée de visiteurs prestigieux dans la ville. Considérée comme la porte principale de la ville, elle servait également de prison, ce qui lui a permis d'échapper au démantèlement de la muraille au XIX^e siècle. Aujourd'hui la porte marque toujours l'entrée de la vieille ville ou ciutat viella mais est surtout le seul moyen d'avoir un point de vue en hauteur sur une Valencia quasiment sans relief. La place côté intramuros et celle devant le pont extramuros sont des espaces publics vivants, des lieux de célébration lors des fêtes. Une fois passée la porte on s'aventure dans le dédale des rues. Les couleurs chaudes se répondent sous le soleil d'après-midi. La ville se dévoile pas après pas, rues après rues, graffitis après graffitis. Elle se découvre en se parcourant, je vais de surprise en surprise. On tourne à gauche.

Dans le labyrinthe du centre historique, le quartier del Càrmen est un des plus riches. Riches de couleurs, de murs peints, de petites rues qui mènent sur d'autres qui elles-mêmes débouchent sur des placettes ombragées par des arbres aux feuilles fines qui projettent une ombre douce. Ce quartier se trouve au cœur de la troisième ville d'Espagne mais possède une âme de village, on s'y sent bien, on s'y sent chez soi. C'est un endroit parfait pour se perdre lors d'un paseo. L'architecture y est principalement gothique ou baroque. Ici plus aucune trace de la présence musulmane qui a pourtant duré 500 ans. L'invasion musulmane de la région eut lieu en 711, date à laquelle Valencia prend le nom de Balansiya. Pendant cinq siècles les musulmans partagent leur langue, leur culture et leur croyance avec les espagnols. En 1238 la reconquête chrétienne arrive jusqu'à Balansiya et Jaime I, « El Conquistador », reconquiert la ville qui tombe sous sa coupe le 9 octobre. Cette date est désormais le jour de la comunidad valenciana, une fête très populaire à Valencia.

A partir de cette reconquête Valencia entre dans une nouvelle période historique. Les musulmans sont chassés de la ville et toute trace de leur passage et de leur influence est effacée dans la ville. C'est pourquoi aujourd'hui elle n'en conserve rien. A la place de la mezquita principale est construite la cathédrale de Valencia, dédiée à Sainte Marie. Ce bâtiment est complété au fil des années, composant un assemblage de styles de toutes les époques depuis le gothique, la renaissance, le baroque, et le néoclassique. Le résultat est un véritable manifeste de l'architecture valencienne au cours du temps. Ce mélange des styles et des époques se retrouve dans tout le centre de Valencia, lui conférant un aspect hétéroclite et pourtant harmonieux qui participe à la sensation de dédale. On se perd dans les rues et dans les époques, dans l'espace et dans le temps. Et soudain, on arrive face à une porte de bois au milieu d'un mur de pierre où se projette les ombres des arbres. La Lonja.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT D'AUTEUR



◇ L'architecture Al-Andaluz

Les villes musulmanes naissent du dedans vers le dehors, à l'image des maisons qui la composent, du patio vers les alentours. Elles se composent alors de rues sans issue qui existent seulement pour permettre l'accès aux bâtiments. Il n'y a pas de plan local d'urbanisme ou de traité urbain visant à l'organiser. L'urbanisme dit musulman suit des règles liées au concept religieux, la ville est alors structurée à travers le Coran. Il est alors interdit de mettre en avant ses propres richesses. C'est pourquoi les maisons existent en leur intérieur, les décorations ornant le patio et non pas la façade. La rue se convertit en vide résultant de l'emplacement des édifices religieux.

Une médina, c'est le mot qui désigne cette partie ancienne des villes arabo-musulmanes par opposition aux quartiers modernes de type occidentaux. De l'arabe, ville, ce sont des quartiers très denses, mais où les bâtiments sont majoritairement de plain-pied. Les toits des maisons sont plats et appropriables, on habite chaque espace. On y sèche le linge, cultive des plantes, installe quelques chaises pour partager un thé. Le développement du centre-ville n'étant jamais planifié, chaque propriétaire de terrain est libre de fixer lui-même la largeur des rues ou la hauteur des bâtiments. Les toits vont même parfois jusqu'à se toucher, les ruelles sont biscornues, les angles ont des mesures qui n'appartiennent qu'à eux.

Au contraire, l'urbanisme d'une ville "chrétienne" consiste à venir tracer des grands axes, rues, boulevards, avenues rectilignes, au bord desquels surgissent des façades ordonnancées, ornementées, régulières, mesurées, droites, de hauteurs égales, parfois symétriques, dessinées en suivant les règles d'esthétisme de son époque.

Au VIII^{ème} siècle, une grande partie de l'Espagne, l'Al-Andalus, fut sous domination musulmane. Consolidée par l'important émirat et califat de Cordoba mis en place en 711 puis les royaumes de Taifas, la conquête et l'invasion du pays par les Maures pris fin en 1492, à Granada. La ville et sa province furent le dernier bastion de résistance mauresque, sous contrôle de la dynastie nasride, lors de la reconquête catholique du pays. Ainsi, Granada fut construite pendant plus de sept cent ans dans la culture musulmane, avant de subir de grands changements au XV^{ème} siècle, notamment par sa christianisation lors de l'arrivée des Rois Catholiques.

Au début, fut construit le quartier qu'on connaît aujourd'hui de l'Albaicín puis la Medina Elvira qui finit par s'y rattacher puis des murailles, sous le règne musulman ou chrétien, essayant de contenir la ville s'agrandissant petit à petit mais toujours un peu plus.

Jouxtés à la cathédrale, on retrouve l'Alcacería, un quartier dédié au commerce de soies et de textiles, apparenté à un dédale de souks, typiques marchés arabes. Au coeur de l'Alhambra, ensemble de palais et forteresses à l'architecture islamique, se trouve le Palacio Carlos V, édifice aux airs occidentaux répondant au code d'un style situé entre le gothique et celui de la renaissance.

De nombreux éléments juxtaposés se répondent à travers leur implantation dans les dédales de Grenade. Elle apparaît alors aujourd'hui comme un mélange étonné entre ces cultures contraires du faire-ville, un oxymore urbain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOURCE A DROIT D'AUTEUR



√ Librairies

Parfois, pour orienter nos déambulations ou bien portées par des envies de mots, nous sommes parties à la recherche de librairies, papèteries et autres petites échoppes de papiers. Animées par ce même désir de lire et écrire, nous sommes parties chacune à la découverte de ces univers dispersés dans les mailles des villes. Ainsi, c'est souvent à la recherche de ces lieux singuliers que nous avons arpenté l'urbain, que nous nous y sommes repérées, que nous l'avons regardé.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À Granada, j'habitais au-dessus de l'Astillero, petite boutique colorée aux mille et une feuilles, comme un point de départ à ce joyeux relevé des lieux à livres. Prendre la rue parallèle, tourner la tête et puis là une enseigne, la Madriguera, des cartes et illustrations d'artistes essentiellement grenadins, des cahiers, des affiches, et puis la rue continue jusqu'à la librairie du Prado, des livres d'occasions, là sur la pile "Zazie dans le métro" de Raymond Queneau annotée en espagnol, prochaine à gauche, parallèle, et puis re-à droite, Ubu Libros, ici on entend des lectures depuis la mezzanine où des écrivains en herbe s'exercent ensemble, la nuit tombe, mais quelques pas plus loin la librairie Picasso, où l'on se perd dans des ouvrages imagés. Bien d'autres encore, comme ce lieu nommé Bakakai où les livres souvent poètes étaient entassés comme dans un débarras, dévièrent mes routes et itinéraires, m'amenant de rues en recoins, sur cette fameuse place aux palmiers ou encore près du marché. Un protocole de voyage singulier, la ville parcourue à travers cette envie, lisant ses tracés à la recherche de ses textes.

À Valencia, je vivais dans un quartier plein de ces commerces de bric-à-brac, où l'on trouve de tout et n'importe quoi allant des casseroles à un plant de basilic, en passant par des jeux de cartes, des bocaux ou du ruban, mais surtout pas de livres. Seule trace de papier, des cahiers d'école quadrillés d'un papier de mauvaise qualité. Alors je suis partie explorer la ville à la recherche des lieux à livres. Ma première rencontre a été avec Leo, à deux pas du palais del Marqués de Dos Aguas, à l'entrée d'une petite place, on pénètre dans un univers de pages et de douceur, à gauche une échelle de bois s'appuie sur les étagères, à droite une vieille armoire aux portes ballantes montre sa collection de livres d'art, de photographies, d'architecture. En reprenant la rue vers le centre, à gauche vers la mairie puis deuxième à droite, je passe devant El Asilo del Libro. Ce bouquiniste sent la poussière et le vieux papier, des livres s'entassent du sol au plafond, de vieilles cartes postales et photos en noir et blanc s'agglutinent dans des boîtes, tiens, même une du château de Pau. Plus loin sur la droite, Make a wish étend sa vitrine, montrant des guirlandes de papier, des carnets, des cartes illustrées. Plus au sud, dans le quartier de Russafa je découvre Bartleby, un espace clair, une sélection de livres et de bandes dessinées tout en poésie, des publications de petites ampleurs. Plus loin, sur la droite puis quatrième à gauche, me voilà à Railowsky. Ici ce sont des livres de cinéma, photographie, art, journalisme et publicité. Et le parcours continue, arpentage guidé par une idée.

Bien d'autres lieux encore nous ont conduit dans les rues, des repères dans la carte mentale que nous nous faisons de nos villes, où la lecture tient une place importante.

■ Patio . patio

Définition :

. (de l'Espagne patio) espace découvert clos autour duquel sont disposées, et sur lequel s'ouvrent en général par des portiques, les diverses pièces d'une habitation.

Un espace central ouvert mais introverti. Le patio est en lui-même un paradoxe qui se retrouve souvent dans les logements andalous mais qui s'est également exporté dans toute l'Espagne. Apparu simultanément dans plusieurs régions du monde, il a été apporté en Espagne par les invasions musulmanes depuis le Moyen-Orient en réponse à un climat chaud et à une vie sociale « communautaire ». Il devient le centre de la maison, une pièce de vie qui accueille de multiples fonctions et activités : circulation, lien social, régulation de la température... C'est un espace en plein-air de vie commune.

Dans l'architecture contemporaine il est devenu un espace qualitatif, apport d'air et de lumière. Il crée un rapport à l'extérieur tout en restant interne au bâtiment. Cette contradiction en fait un lieu d'entre-deux, qui appelle le rêve et nourrit l'imaginaire. La présence de l'eau et de la végétation en fait un jardin intérieur, un îlot de fraîcheur qui offre un morceau de terre et de ciel privé. Notre vie en Espagne a été accompagnée par la présence de patios, autant dans nos logements que dans d'autres bâtiments que nous pratiquons quotidiennement. Ces espaces à l'intervalle entre dedans et dehors, ombre et lumière, font partie de notre expérience.

Sur le damier du patio, le robinet - Laisse tomber une goutte périodique.

Jorge Luis Borges



ECOLE NATIONALE SUP
DOCUMENT S
ARCHITECTURE DE TOULOUSE
D'AUTEUR

≈ La Lonja de la Seda

La Lonja de la Seda est le seul et unique bâtiment de la ville de Valencia à être inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. C'est aussi l'un des premiers monuments de la ville que j'ai visité. Elle se dresse en face du marché central en plein cœur du quartier historique, avec la majesté d'une église ou d'un palais. Ses créneaux évoquent un bâtiment militaire alors que sa porte monumentale et ses fenêtres travaillées dans le style du gothique flamboyant font penser à un édifice religieux. Mais quel est donc cet endroit ? Un marché. Ou plutôt une « loge » (traduction littérale de la lonja). Un marché de la soie. Construit au XVe siècle, il devait refléter la puissance économique de la ville qui était à l'époque un grand port de commerce. Réalisé par l'architecte Pere Conte, déjà connu à Valencia pour la réalisation de la partie la plus récente de la cathédrale. Cependant, l'édifice n'a pas longtemps été utilisé dans sa fonction première. Au cours de sa construction, entre 1482 et 1498, la découverte de l'Amérique (en 1492) a grandement modifié les tracés des échanges commerciaux qui ne sont plus centrés sur l'Europe mais dirigés vers l'Amérique. Valencia perd alors de son influence commerciale et le marché sert peu.

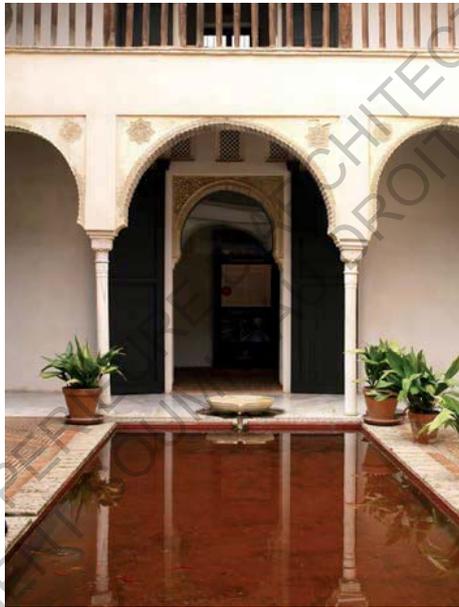
Le bâtiment se découpe en trois parties, réparties autour d'un patio. Tout d'abord la salle de marché proprement dite, appelée la salle des colonnes, à droite sur la façade. A gauche, le bâtiment administratif où se trouve la salle du consulat de la mer. Et entre ces deux ailes, la tour abritant une chapelle au rez-de-chaussée et une prison à l'étage.

L'entrée de la Lonja se fait par l'arrière, en contournant ses murs, on pénètre dans une aile plus réduite qui donne directement dans l'enceinte de la Lonja. Et maintenant l'on se croirait dans un palais. On se trouve dans une cour, un patio planté d'orangers et de citronniers au centre de laquelle trône une fontaine en forme d'étoile à sept branches, entourée de quatre bancs. L'endroit est doux, ombragé, coupé de l'agitation de la rue. Sur la droite un escalier de pierre monte dans le patio pour attendre l'étage du bâtiment qui nous fait face. Sur la gauche une grande porte vitrée laisse deviner une immense salle à colonnes. Elle attire le visiteur qui contourne les parterres plantés pour attendre l'entrée. Le salón columnario (la salle des colonnes) est la pièce principale de la Lonja. Ses huit hautes colonnes hélicoïdales lui donnent un aspect monumental et créent un espace impressionnant. On se sent happé dans ce volume imposant qui encore une fois rappelle la prestance d'un bâtiment religieux.

Les plaques de verre dépoli translucide qui couvre les fenêtres laissent passer une lumière diaphane qui se dépose sur les pierres de taille claires et le sol de marbre noir. En hauteur une frise écrite en latin sur tout le pourtour du bâtiment averti les marchands d'être honnête sous peine de faire face à la justice du consulat de la mer. L'escalier qui mène à la prison où ils pourraient éventuellement enfermés s'ils trompent leurs clients, est un colimaçon en pierre qui monte jusqu'au sommet de la tour et auquel on accède par une petite porte proche de l'entrée de la salle des colonnes. En continuant l'avancée nous découvrons la chapelle, située sous la tour. Ses vitraux projettent des jeux de lumière sur les murs et le sol, rendant une ambiance intimiste au milieu d'une décoration simple. La pièce suivante est une simple salle rectangulaire abritant un tribunal. Ses fenêtres donnent sur le marché central permettant d'observer l'activité de la place. En ressortant de cette pièce nous revoilà dans le patio luxuriant, comme un écrin de verdure. A gauche l'escalier en plein air monte vers la chambre du consulat de la mer, au-dessus du tribunal. En dessous, une cave qui servait de stock.

Ce bâtiment emblématique de la vieille ville de Valencia a eu bien d'autres usages dans l'histoire, notamment comme lieu de stockage de blé improvisé, après la guerre de succession (1713) il servit de caserne militaire sous le nom de « El Principal » et le patio était alors la cuisine des soldats, il aurait aussi servi d'hôpital lors des épidémies de peste. Il a dû subir plusieurs réparations et restaurations. Mais toujours ses 28 gargouilles ont monté la garde et veiller sur son jardin.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DROIT D'AUTEUR
DOCUMENT



□ La casa Zafra

En déambulant à la recherche d'un salon de thé, dans un recoin de l'Albaicín, trouvé une ancienne maison nasride, restaurée comme à l'origine. Entrer, visiter, marcher à petits pas sur ces anciens planchers bois qui craquent, se cacher dans ses reflets. son eau si rouge au centre, entourée de pots de plantes au vert complémentaire, regarder l'Alhambra depuis une des coursives, appuyée sur ses acardes.

Témoin d'un moment, elle retransmet aussi une manière d'habiter bien particulière à une certaine culture. Construite au XIVème siècle par une importante famille du royaume, elle se situe dans l'ancien quartier des Axares, autrefois faubourg de l'Albaicín. Durant la reconquista, Granada, ultime bastion islamique de la péninsule, accueillit, tout au long du XVème siècle de nombreux réfugiés. La densité de la population se vit ainsi accroître significativement et provoqua alors l'agrandissement des habitations existantes, qui se traduisit par l'extension de certains niveaux.

Monter les escaliers, avancer alors dans l'histoire. Sur les murs, des oeuvres céramiques ou bien dessinées nous racontent ce qu'il se passait dans ces mêmes endroits que l'on foule alors.

Après la reconquête de Granada, Isabel la Católica ceda à Don Hernando de Zafra, son secrétaire, différents terrains occupés à cette époque par des petits palais nasrides, dont l'actuelle casa de Zafra. Différents propriétaires se succédèrent jusqu'à ce que Gallego Burín, maire très influent de la ville, acquiesce la maison à usage public.

C'est la typologie exacte d'une maison nasride, mise en vie autour d'un patio rectangulaire, lui même couvert d'un bassin central, lui même disposé dans un sens longitudinal nord-sud, marqué par la présence d'arcades de chacun des plus petits côtés, précédant les salles nobles de la maison. On y rentre par un vestibule en angle, pour éviter la vision directe du patio, de l'espace domestique et intime, depuis les rues de la ville. Les circulations tournent autour du vide.

Colonnnes, chapiteaux, arcs festonnés, engrêlés, couverts d'oves, résilles ornementales couvertes de petites roses, décorations sculptées de plâtre, dalle de marbre, armatures, plafonds à caissons et polychromie, peintures murales aux kyrielles de couleurs. La casa de Zafra, simple dans ces dessins de grandes échelles, vibre de mille élans artistiques.

Aujourd'hui devenue lieu de visite bien plus que touristique, elle participe cependant à cette mise en patrimoine urbain, mettant en avant quelques éléments choisis de l'architecture al-andalouse, laissant de côté toute une autre partie de la ville. L'Alhambra, les bains arabes et les palais nasrides deviennent alors les seuls éléments intéressants aux yeux du grand public, mais prennent également le pas sur l'identité, le paysage imaginaire que la ville se fait d'elle-même, oubliant bien d'autres éléments qui font Granada.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT À DROIT D'AUTEUR



n Escuela de arquitectura

Étudier l'architecture à Granada, c'est entraîné l'habité répété de son Escuela Técnica Superior de Arquitectura. En bas de la coline du Mauror, au pied de la pente abrupte qui mène au Carmen de los Martires, le bâtiment entame l'ascension vers le jardin. Dans le coeur du Realejo, il fait face au Campo del Principe, le Champs du Prince, place importante dans ses dimensions et l'histoire du quartier où de nombreux bars à tapas. Il occupe un îlot particulièrement grand à la façade continue et excepté sa porte, immense et de bois sombre, est entièrement vêtue de blanc, se dénotant dans le décor du quartier.

En plus de son apparence surlignée au milieu de ce qui l'entoure, l'école se dénote, finalement construite depuis seulement deux ans au sein de ce quartier majoritairement résidentiel. Le projet, mené par Víctor López Cotelo, consista en réhabiliter un ancien hôpital militaire. Le bâtiment conserve alors sa morphologie originale et s'articule ainsi autour de deux patios, très distincts l'un de l'autre. Deux univers différents autour desquels se créent les espaces couverts, à l'andalouse, fabriquant de réels espaces qualitatifs dedans, dehors, ou encore entre les deux.

Le premier, sur la gauche après les marches en arrivant, est le plus calme de par ses ombres, ses dimensions et ses usages. Divisé en deux sur un même niveau, il est d'abord planté de plusieurs grands magnolias. Leurs racines empiètent sur les galets incrustés au sol tandis que leurs branches débordent sur les coursives extérieures de l'étage. Le rythme des arcades couvrent ces espaces où l'on attend parfois plus que l'on y circule. Une fontaine vient humidifier les ambiances et proposer des assises lorsque le temps est bon. Sur l'autre partie, un parterre de plantes, fleurs et citronniers relevé à la hauteur d'un banc, occupe l'espace et recouvre l'ancienne citerne. On s'y assoie, on y marche, on y lit. Dans un pli de l'espace, la porte de la bibliothèque, des grandes fenêtres ouvertes sur les magnolias. Les silences s'accordent.

Le second, bien plus grand, est au contraire tout soleil, un grand parvis de béton bordé de seulement quelques graminées et autres lavandes où viennent butiner les bourdons du printemps à l'été. Sur cette dalle, des bancs de bois qui se déplacent, suivant de près les raies d'ombres et les envies des assis. Aucune salle de cours ne se penche vers cet espace, ce sont les circulations qui s'articulent autour, toutes intérieures. Ce vide permet de séparer les différentes ailes du bâtiment, proposant des vues qui vont aussi loin que la Sierra Nevada le propose. Au fond, le patio se sépare en deux niveaux et abrite la cafétéria étudiante en contrebas, où on retrouve alors quelques arbres, ombrageant le temps d'une bière ou d'une tostada. Ici, c'est aussi l'endroit des retrouvailles et autres événements, l'endroit des expositions, des expérimentations d'étudiants, des concerts invitant le quartier, etc. Les façades, quand elles ne mesurent pas quatre-vingt centimètres d'épaisseur, sont composées d'une double-peau, protégeant leurs espaces de la chaleur andalouse.



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT
AUTEUR

f Patios habités

A Valencia je vivais dans un appartement au premier étage d'un immeuble de neuf niveaux. L'appartement était traversant, s'ouvrant sur la rue côté salon, et sur une terrasse dans un patio côté cuisine. Ma chambre donnait sur ce patio. Traditionnellement le patio dans la maison espagnole est un lieu partagé où toute la famille se réunit dans la journée pour échapper à la chaleur, qui a un rôle de véritable pièce de vie. A l'origine le patio s'applique dans une maison individuelle, dans du logement collectif il est détourné, ses fonctions changent mais son principe fondamental est le même. Il s'agit d'un espace extérieur, au sein même du bâtiment. Dans cet immeuble il a principalement un rôle de ventilation et d'illumination. Il distribue de la lumière à tous les appartements pour les pièces qui ne donnent pas sur la rue. Les trois appartements du premier étage bénéficiaient d'un espace de terrasse dans ce patio, le partageant en trois parties séparées par un haut mur. Les appartements au-dessus avaient un balcon donnant sur ce même patio. Il n'est plus alors l'espace central du logement qu'il était avant. Chaque appartement occupe un tiers du périmètre du patio alors il n'est qu'une façade du logement et plus son centre. Au premier étage il s'agit d'une pièce de vie extérieure, une terrasse. On y mange, on y joue, on y étend son linge, on y entrepose son vélo. Dans les autres étages, c'est un espace vide, servant à apporter de la lumière et de l'air mais aussi à étendre son linge. Etant tout en bas d'un immeuble de neuf étages, la lumière qui parvenait dans le patio à notre hauteur était faible et donnait une impression de pénombre à une moitié de l'appartement comprenant le couloir, la cuisine et deux chambres, dont la mienne. Cet espace ouvert sur tous les logements transporte les sons des voisins et crée une proximité sonore. On partage les bruits de cuisines, les conversations, les cris des enfants, les disputes, les rires, on entend la télé du troisième et la voie grave du monsieur du deuxième. On entend même un oiseau, probablement une perruche, sur le balcon du cinquième. Ce joyeux tintamarre crée une ambiance particulière, un peu cocasse qui égaye la vie de l'immeuble. Ces voisins que l'on ne connaît pas, que l'on voit rarement, on partage avec eux des instants, des parcelles de leur quotidien. Tiens, la machine à laver du deuxième a

ÉLOGE D'UN PETIT APPARTEMENT :

- il n'est pas parfait mais on y attend
ville, de la rue qui s'anime, des voisins
tout près, on entend les oiseaux, l'ég
agréable, des canots désaffectés en décal
mais quand même contente de savoir que
que je suis là, tout près, j'ai l'impre
passé dans quelque chose. depuis les pa
parfois les voisins, on sent leur repas,
cette proximité, c'est drôle, on ne se vo
mais nos autres sens nous laissent sen

fini de tourner. La vendeuse du Mercadona qui habite au troisième à laver son uniforme. Mais on ne partage pas que les sons et la pluie. On partage aussi quelques chutes intempestives d'objets divers et variés. Etant en bas, je découvrais régulièrement des sacs en plastique, des chaussettes venant des étages supérieurs. Mais ce n'était rien à côté des épingles à linge. Chaque logement étendait son linge dans le patio. Et des épingles en tombaient, avec une régularité étonnante. Chaque semaine, une petite récolte d'épingles apparaissait sur le pavé de la terrasse. Chaque jour un petit « clac » m'apprenait qu'une nouvelle pince venait rejoindre la collection. A tel point qu'il fallait maintenir le store ouvert au-dessus de la table pour éviter de se retrouver avec une épingle à linge dans l'assiette. Ces petits objets qui échappaient des mains des voisins devenaient part de notre quotidien. Mais contrairement aux mots, aux sons ou aux rires, ils n'allaient que dans un sens. Et ces petits morceaux de vie s'accumulent sur le terrasse du premier étage.

À Granada, j'habitais au troisième étage d'un appartement qui en comportait quatre. Il n'y avait qu'un logement par niveau. Notre appartement était contenu entre deux patios, l'un était entouré des salles de bain et du salon, l'autre de la cuisine, du couloir et d'une chambre. Les murs étant assez hauts et n'habitant pas le dernier étage, la lumière qu'ils nous procuraient était limitée mais nécessaire. Leur plus grande qualité était donc de nous permettre de ventiler à souhait toutes les pièces de la maison, les courants d'air si grands que nos chaises de salon s'envolaient parfois. Et puis bien sûr, un patio c'est aussi des voisins, des sons, des bruits, des odeurs, des entre-deux habités même lorsqu'on n'y marche pas. Les parfums de lessives, les chants de la voisine, les cliquetis des casseroles, la lumière clignotante du lave-vaisselle d'en face, les grands t-shirts du dessous, tous ces éléments qui fabriquent ces espaces sans pour autant qu'on n'y mette un pied. Chaque patio était partagé avec un autre immeuble, ainsi habités par des humains que nous n'avions pas l'occasion de croiser sur nos paliers mais uniquement dans ces vides qui séparaient nos lieux de vie. Se sentir habiter dans un ensemble, vivre avec des inconnus et ne les rencontrer que le dernier jour par un grand hasard, vivre avec des gens qu'on aurait pu ne jamais voir. Se croiser sans cesse, se côtoyer dans nos sons.

proverbe afghan . je parle à la porte, mais le mur doit entendre. proverbe afghan . je parle à la porte,

◀ Murmurs . murmuros

Définition :

. bruit (de voix) léger, sourd et prolongé.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mais le mur doit entendre.

Dans les murs de la ville, des histoires chuchotées, comme des murmures urbains, le bruissement du bâti se laisse entendre, plus ou moins discret, silencieux, l'architecture se balbutie, les mots la recouvre parfois, la chanson de la ville résonne entre ses constructions. Les récits se disent à demi-murs, matérialisés de différentes manières, contant des choses multiples. Dans l'enceinte de Valencia, on trouve d'immenses arbres imposants classés monuments historiques, nature si majestueuse qu'on lui attribue le titre d'architecture, un statut dans l'entre-deux, un monument mais pas vraiment. D'une autre façon, les graffitis viennent couvrir les façades valenciennes et grenadines, donnant la parole aux murs de ces villes, parfois peut-être même plus près de l'exclamation que du chuchotement. À Granada, une place dessinée, dite tout bas, si petite face à la cathédrale, et ces échelles qui dialoguent entre le vide et le plein. Et puis saupoudrés en Europe et particulièrement en Espagne, ces squelettes de bâtiments vides, chantiers abandonnés, ces débuts d'histoires qui auraient pu mais qui n'ont pas. Chacune de ces situations semble bien différentes des autres, mais elles se retrouvent ainsi réunies dans le fait qu'elles naissent toutes dans le début d'un murmure.

Je parle à la porte, mais le mur doit entendre.

proverbe afghan



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE TOULOUSE

≈ Les mots dans la rue

Dans le centre-ville de Valencia les murs et les rues sont inondés de couleurs. Des graffitis. Dans certains quartiers ils sont partout, dans chaque interstice, sur toutes les surfaces disponibles. Ce véritable musée à ciel ouvert est en constante expansion.

Les mots et les dessins sur les murs ont leur importance dans la vie de la ville. Ils murmurent, parlent, racontent des histoires, reflètent les préoccupations et les aspirations des habitants. Ils sont une véritable conversation avec les passants. Tantôt un cri, une célébration ou un appel à l'aide, un hommage ou un questionnement, tantôt une œuvre d'art pour le simple plaisir des yeux. L'art de rue forge aussi l'identité d'un lieu et il a pris une grande importance à Valencia où il est très diversifié, remarqué et reconnu. On ne le considère pas comme du simple vandalisme mais comme une véritable expression créative. Il habille les murs, les façades d'immeubles délaissés, les rideaux métalliques des commerces, les parois temporaires qui entourent les chantiers... A plusieurs reprises les artistes de la rue valenciens ont collaboré avec les autorités de la ville pour habiller un espace public, reconnectant cette pratique généralement illégale avec les habitants. Il permet aussi de récupérer et de sauver certains espaces, rues ou places laissés à l'abandon mais qui, par la présence de ces fresques populaires regagnent de la valeur et reprennent vie.

Certains artistes disséminent leurs œuvres dans toutes la ville et ont obtenu une certaine renommée dans la milieu en tapissant les rues de Valencia. Le ninja de David de Lemon est devenu un personnage récurrent, que l'on peut croiser à chaque coin de rue du cœur de la ville. Lui-même habitant de ces rues, il est devenu familier à tous les valenciens et fait partie du paysage urbain. Si l'on prête attention on peut apprendre à reconnaître les murmures propres à chaque artiste. Un dessin épuré aux traits fins sera signé Escif, un autre qui lui ressemble dans l'exécution mais tiré d'un univers davantage irréel est une œuvre de Hyuro. Ces deux artistes parmi d'autres ne se contentent pas d'embellir les rues de leurs œuvres plus ou moins éphémères, ils véhiculent un message, ils cherchent à éveiller les consciences sur des sujets qui les touchent ou qui concernent la ville. Des messages féministes, la critique d'une société basée sur la consommation, la défense des animaux... Autant de thématiques que l'on retrouve sur les murs de Valencia, certains sautent aux yeux, d'autres nécessitent une interprétation, il faut les déchiffrer, les fouiller pour découvrir le message qu'ils veulent nous transmettre. Les cohabitations sont parfois étranges. Un robot aux allures féminines se retrouve à côtoyer des formes psychédélices sans réelles significations, tout en faisant de l'œil à un ninja. Un peu plus loin un homme immense à barbe de serpent ou un chevalier en armure qui se prend en selfie.

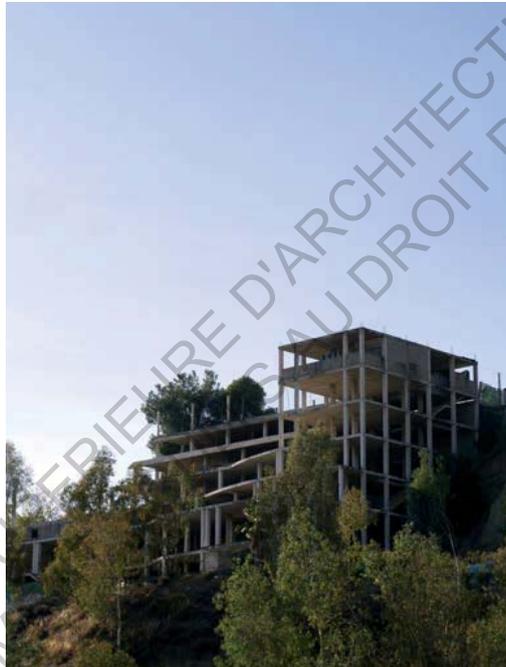
Ces œuvres clairement datées du XXI^e siècle pourraient sembler anachroniques dans la cité médiévale qu'est le centre de Valencia. Mais les époques se mélangent étrangement bien dans ces rues étroites, à coup de spray, d'aérographe et de pinceaux les artistes mêlent l'ancien et le contemporain qui se mettent en valeur l'un l'autre.

Leur multitude n'a d'égale que leur diversité. Noir et blanc ou en couleur, abstraits, caricaturaux ou réalistes, politiques ou de science-fiction, d'ornement ou de dénonciation. Ce sont des œuvres aussi spontanées qu'éphémères, soumises au passage du temps qui les dégrade avant qu'elles ne soient recouvertes par de nouvelles. C'est ce qui fait des graffitis un véritable reflet de la société actuel, puisqu'ils sont en constante évolution, soumis à une temporalité. Ils resteront plus ou moins une durée plus ou moins importante mais toujours seront remplacés. On crée, on expose, on change. Et ainsi de suite. Ce musée qu'est la ville est en constante évolution.

Les graffitis sont reconnus comme une part de l'attraction du centre-ville de Valencia. Des visites guidées sur le thème sont proposées dans les offices de tourisme ou sur internet.

L'art de rue est un moyen d'amener les gens à regarder réellement ce qu'il voit tous les jours. Les murs, les portes, les rideaux, deviennent autant de vecteurs pour leur parler et les faire s'interroger.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT AU DROIT D'AUTEUR



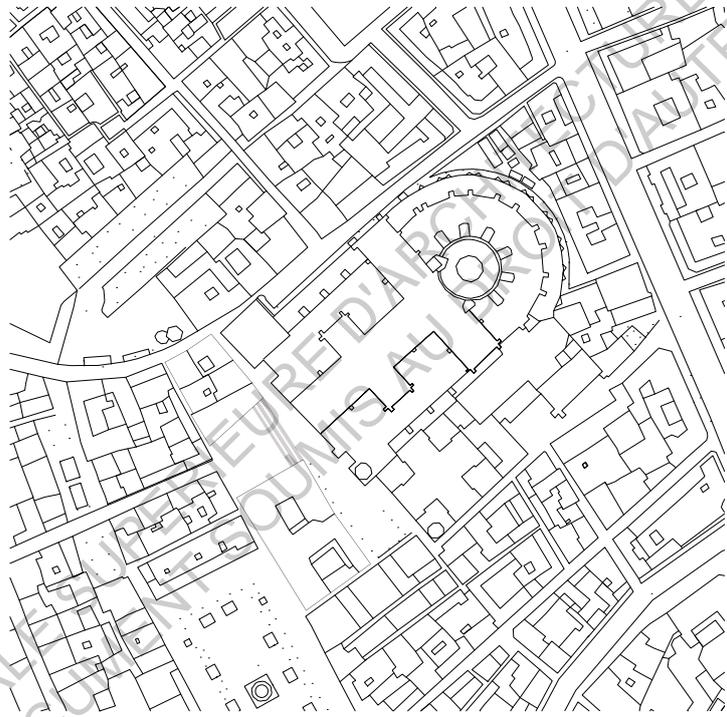
⋮ Les châteaux en Espagne

Au détour d'une balade extra-muros, une structure de béton à l'abandon semble attendre l'achèvement des travaux qui fera d'elle autre chose qu'un squelette à peine esquissé. Mais personne ne vient, elle reste dans cet entre-deux, cet état de réalisation partielle. Dans une rue du cœur de ville, un immeuble délaissé visiblement vide depuis longtemps dresse sa silhouette aux fenêtres vides ou béantes. Ces bâtiments désertés ne sont pas des exceptions, ils ne sont que des exemples parmi tant d'autres de structures bâties inoccupées que l'on oublie.

L'Espagne compte plus de 3,4 millions de logements vacants, faisant d'elle le pays européen le plus fourni en logements vides. Cela correspond à environ 14% du parc immobilier. Le boom des années 2000 dans le domaine de l'immobilier a vu la construction de très nombreux bâtiments, qui associée à la crise qui a suivi en 2007 a laissé de nombreux logements sans habitant. Les propriétaires n'ayant pas les moyens de rembourser leurs prêts, les banques ont récupéré un immense parc immobilier. Des quartiers entiers de logements modernes et équipés sont à présent des villes fantômes. Des complexes de vacances et de loisirs sont inoccupés depuis leur achèvement. Un gâchis de matériaux et de moyens qui se sont perdus dans le vent et se dégradent sans profiter à personne. En parallèle des constructions en cours ont vu leurs financements coupés et les travaux se sont arrêtés, laissant des esquisses de bâtiments qui deviennent des ruines avant même d'avoir vécu. On trouve aussi fréquemment des terrains vides, qui n'appartiennent à personne, abandonnés au cours d'un processus d'urbanisation quelconque. Ils deviennent des terrains vagues, des jachères, des non-lieux dont on ne sait plus quoi faire, qui se contentent d'exister loin de toute activité.

Ce constat est alarmant quand on sait que le nombre de ces espaces laissés vacants est nettement supérieur au nombre de personnes sans domicile fixe. Que faire alors pour que ces lieux reprennent le courant et qu'ils puissent être habités ?

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE TOULOUSE
DOCUMENTS FOURNIS AU CRÉATEUR



[La plaza de las Pasiegas

Ce soir, une compagnie de danse habite la place. Un couple, vêtu de noir et blanc, jouant en mouvement sur de la musique électronique. Nous sommes en hauteur sur les escaliers tandis qu'ils occupent le parvis, entourés par d'autres spectateurs. Derrière nous, la cathédrale, du haut de ces cinquante-sept mètres contemple avec nous cette scène improvisée sur la petite Plaza de las Pasiegas.

Un plan trapézoïdal aux arrêtes de trente-six, trente, quarante-trois et vingt-trois mètres, encercle une superficie d'environ mille mètres carrés. Composée sur deux niveaux, onze marches sur un escalier en trois volets séparent la place du parvis, presque inexistant de la cathédrale.

Des espaces qui se font alors si petits face à un bâtiment de grande ampleur, une place comme un murmure à côté d'un message éclatant, des échelles qui entrechoquent. Ça me paraît d'abord étrange, ce n'est pas si commun dans la culture que je me suis faite des parvis religieux. Et ici, ce lieu où l'on se sent bêtement bien, sans trop savoir, accueillant mille usages et passages par jour, et pourtant si timide dans ses dimensions.

Alors d'où vient-elle, est-elle arrivée avant ou après la cathédrale, et d'abord, ce nom, Plaza de las Pasiegas, pourquoi, depuis quand. Paraîtrait-il qu'il y a moins de deux cent ans, des femmes venant du nord du pays, de la vallée Pas en Cantabria, proposaient leur service de nourrices sur cette place. Elles abandonnaient leurs foyers et familles après s'être mariée et avoir allaiter leur propre enfant durant quelques mois pour venir gagner de l'argent en donnant le sein aux nouveaux-nés de riches bourgeoises. Elles allaitaient ici, assises sur le sol.

Aujourd'hui, la place est bordée de vendeurs de cartes postales, d'un bar à tapas, d'un vendeur de thés et d'habitations. On y projète des films, on s'y donne rendez-vous, on y attend, on y fait du roller. La cathédrale s'étant construite en 1537 sur l'ancienne mosquée principale de Granada, et dans les tracés existants. Les architectures chrétienne et musulmane étant bien différentes dans leur manière d'appréhender la ville, les ruelles resserrées autour de l'édifice religieux mauresque ne furent pas modifiées. La Plaza de las Pasiegas serait alors un espace fruit de deux cultures, un mélange imprévu de visions urbaines. La cathédrale n'en paraît alors que plus grande, et nous si près tout en bas. Mais assis sur les marches en buvant notre thé, on finit tout de même par lui tourner le dos.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOURCE D'AUTEUR



3 Les arbres-monuments

Entre les murs de la ville, des arbres se détachent des autres par leurs dimensions, leur port ou leur âge, leur valeur scientifique, leur importance environnementale ou bien leur relation avec l'histoire et les traditions.

Ces arbres sont des arbres monumentaux (arboles monumentales). Ils sont nombreux à Valencia et sont soumis à des réglementations strictes pour les protéger. Il est impossible de déraciner, élaguer ou détériorer ces arbres, ou même de modifier leur environnement d'une manière qui pourrait leur causer du tort. Ces arbres prennent un statut de monument, à conserver, à préserver, à respecter. Le mot n'est pas bénin. Monumentaux. Un monument. « Ouvrage d'architecture, de sculpture, ou inscription destinés à perpétuer la mémoire d'un homme ou d'un événement remarquable » d'après le cnrtl. On confère à ces arbres un statut d'architecture et de commémoration. Ils sont porteurs d'une histoire, d'un témoignage qu'ils murmurent à qui veut bien l'entendre. Ils se dressent à travers le temps, ils voient la ville se transformer sans jamais cesser de croître. Ces arbres remarquables sont très nombreux à Valencia et dans la région. La plupart et les plus impressionnants sont des Ficus aussi appelés figuiers de la baie de Moreton. Mais on trouve aussi dattiers et des palmiers des canaries.

Ils forment un patrimoine vivant et unique en sein même de la ville. Ils sont les uniques restes d'un ancien bois, vestiges d'un temps où la ville était entourée de végétation, ou bien ils sont des rescapés de jardins disparus. Les trois amis, trois palmiers alignés sur la place d'Espagne sous l'unique souvenir d'une des propriétés de loisirs qui existaient sur cette zone. La comunidad valenciana tient un catalogue qui inventorie tous les arbres « monumentales » de la ville et de la région. Ils se dénombrent par centaines.

Dans le jardin de la Glorieta, un gigantesque ficus étend ses branches. Son système de racines impressionnant soulève le muret qu'il borde. Son tronc énorme semble être fait d'une multitude de plis et de replis. Il paraît prêt à bouger, à s'étendre à travers le petit parc qui risque de devenir trop petit pour le contenir. Et peut-être un jour le sera-t-il. Et ces arbres centenaires que l'on voit résister un temps qui passe seront les derniers à rester debout.

▼ Traversée . travesía

Définition :

- . action d'aller d'un bord, d'une extrémité à l'autre d'un espace
- . action de se présenter à l'esprit d'une manière inopinée ou fugitive

La traversée. C'est un voyage. C'est ce que l'on franchit pour arriver là où l'on veut. C'est le passage à travers un lieu pour en atteindre un autre. On passe un seuil, et soudain on est ailleurs.

Ce sont les abords de la ville, les paysages et les mondes environnants, que l'on parcourt avant d'entrer.

A Valencia la traversée se passe dans les eaux de l'Albufera, dans les huertas ou les vergers d'orangers.

A Granada elle nous entraîne dans la Sierra Nevada et sur les chemins sinueux de la Vega entre les oliviers.

La traversée c'est l'expérience, c'est l'accès à autre part. Ce seuil que l'on traverse regarde des deux côtés : d'où l'on vient et où l'on va. Vers le passé, vers le futur. Comme une porte, une porte qui donne accès à un univers, qui nous raconte une histoire lorsqu'on la passe. A l'image de l'Alhambra que l'on traverse pour remonter le temps. Et ce voyage nous en apprend tellement.

Il faut être nomade, traverser les idées comme on traverse les villes et les rues.

Francis Picabia

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR



≡ Huertas et Albufera

Les abords de ville sont comme un seuil que l'on doit franchir pour arriver jusqu'à elle. Pour atteindre Valencia la traversée se fait par plusieurs types de paysages. A l'est la mer. A l'ouest les plantations d'orangers. Au sud l'Albufera. Au nord les huertas, plaine maraichère.

L'Albufera est une zone humide à neuf kilomètres au sud de la ville. Il s'agit d'une lagune, la deuxième plus grande d'Espagne, qui se trouve dans un parc naturel. Il est un savant mélange de paysages naturels et artificiels, puisque de nombreux aménagements y ont été faits au cours du temps : d'abord pour la pêche, puis pour la culture du riz et aujourd'hui pour les loisirs, se faisant modeler en des paysages très différents. Les rizières en particulier nécessitent un soin spécifique puisqu'elles incluent d'importants terrassements et un contrôle strict du niveau de l'eau. Naturellement l'eau de la lagune est salée et elle l'est restée pendant toute la période où elle était utilisée pour la pêche. Elle a ensuite été transformée en lac d'eau douce au XV^e siècle par la construction d'une digue coupant le contact entre la mer et le lac, pour permettre la riziculture. A présent il s'agit de l'habitat naturel de nombreuses espèces animales, aquatiques et oiseaux, mais aussi végétales. Le paysage de l'Albufera est très changeant au fil de l'année. Après une période critique à partir des années 1960 où l'Albufera s'est retrouvée extrêmement polluée, la démarche actuelle est de protéger cette zone et de l'inscrire dans une démarche de développement durable.

C'est de cette volonté qu'est né le parc de l'Albufera afin de préserver ce milieu, ces paysages et les espèces qu'il abrite. Il a pour cela fallu reconstituer les dunes qui se situaient sur la bande de terre séparant la lagune et la mer, et assainir le lac. Le bilan de cette protection reste très mitigé, des progrès sont encore à faire tant au niveau des réglementations de la chasse que dans le plan de gestion de la zone qui présente de grosses lacunes. Dans cette zone, on retrouve disséminées dans le paysage, de petites maisons à toiture fortement inclinée appelées baraques (barracas). Ce sont les maisons typiques de Valencia et sa région qui abritaient les pêcheurs ou les agriculteurs. Dans l'Albufera ces baraques sont construites en bord de lagune, avec un accès à l'eau par un ponton de bois. Ce sont des maisons blanches à plan rectangulaire construite avec des matériaux locaux comme de l'argile et des roseaux, et dont la toiture très prononcée et couverte de paille. Ce type de maison n'est plus construit à présent mais il en existe encore qui font partie du patrimoine bâti de la périphérie de Valencia.

Au nord de la ville un tout autre type de paysage s'offre au regard, également forgé par les pratiques agricoles humaines. Les huertas. Nées à l'époque romaine, ces plaines maraichères qui s'étendent en éventail autour de la zone urbaine jusqu'à la mer, étaient l'économie première de Valencia qui faisait commerce de ses récoltes. Ce terrain quasiment plat offre un paysage agricole très rural surprenant par sa proximité avec la ville. L'université polytechnique où se trouve l'école d'architecture de Valencia se situe d'ailleurs à deux pas des huertas. Les huertas du nord de Valencia sont dans une position géographique telle qu'elles reçoivent le vent venant de la mer, permettant d'éviter que les températures ne soient trop élevées. Cette zone est striée par des canaux d'irrigation, les acequias, qui permettent d'arroser les champs. Une grande diversité chromatique se décline sur les champs due à la pluralité des cultivations : une palette de verts, de jaune, d'ocre, de rouge grenat, de brun... Dans ce nuancier de couleurs, des maisons ponctuelles se dressent au bords des plantations : les alquerías composées de plusieurs petits bâtiments forment des corps de ferme. Cette zone agricole est toujours exploitée aujourd'hui mais est menacée par l'étalement urbain de la ville si proche qui grignote petit à petit les terrains agricoles qui l'entourent. La ville commence elle aussi à vouloir traverser ces paysages qui l'entourent. Mais son passage à elle est destructeur.

ECOLE NATIONALE SUP
DOCUMENTS AU DROIT D'AUTEUR
EURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE



|| La vega grenadine

Dans les vallées, sur les hauteurs, juste au bord de ville, la vega. Y être si vite depuis le centre-ville, se perdre entre les plants et les ruines, zig-zaguer dans le paysage pointillé des champs d'oliviers. Au loin la montagne, immuable, qui regarde en direction de cette plaine fertile, tressée dans un réseau de canaux et rivières.

La vega, c'est la raison d'être de la ville, ici se sont sédentarisés les premiers grenadins pour ses conditions idéales, l'agriculture qu'elle rendait possible, depuis on l'étudie, la revendique, les habitants en sont fiers, s'y promènent parfois, l'habitent.

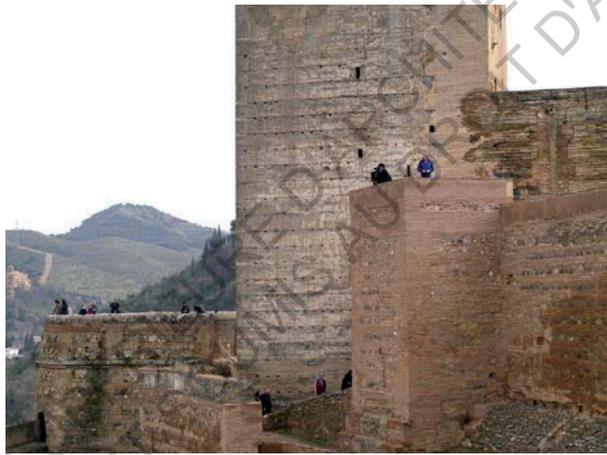
La Vega del Genil, c'est d'abord très grand. Ses limites s'entremêlent avec l'urbain, et c'est finalement plus de quinze mille cinq cent hectares qui s'étendent, s'étendent, de vieux moulins en potagers, de vides en chemins, on la traverse pour aller d'une ville à l'autre, de village en village, d'immenses exploitations agricoles habillent ces terrains naturellement irrigués, les sols riches et fertiles, prêts à accueillir betteraves et plants de tabacs, ces sols rouges ou bien blancs, diversité sédimentaire, ces millions de mètres carrés comme un immense vergé où se retrouvent parfois quelques habitations, autour des cours d'eau principalement, se construisent les communes, elles se structurent près des axes naturels qui la creusent et l'organisent.

Où termine Granada commence la vega, environnement aux fonctions économiques, nutritives et patrimoniales. Depuis des siècles, des centaines de cultures, légumes, céréales, chanvres, mûriers s'installent ici, et maintenant, le béton. L'espace linéaire entre la ville et la vallée est un paysage complexe, ni rural ni urbain, matérialisant une transition entre deux réalités opposées. Espaces intersticiels communs dans les périphéries de nos villes contemporaines, lieux à la limite. Cet état transitoire accidenté impliquant notamment la dénaturalisation des espaces met à rude épreuve la capacité de cette plaine à agir comme environnement habitable.

De nombreux "terrenos de nadie", des terrains vagues, parsèment la ceinture périphérique de la ville. Abandonnés au cours du processus d'expansion urbaine, ils sont restés sans usages, isolés des connexions territoriales. Cependant, c'est aussi et justement cette indéfinition des lieux qui permet de voir ces abords comme des espaces d'opportunité pour améliorer la relation entre les dynamiques urbaines et rurales en conflit. L'urbaniste catalan Solà-Morales revendique la nécessité des lieux d'absence dans la métropole contemporaine, valorisant les lieux obsolètes, improductifs, indéfinis. Il clame la valeur de leur état de ruine et de bâti dénué de fonction pour qu'ainsi ils puissent se manifester dans des domaines de liberté, alternatifs aux modes de villes actuels.

Un mouvement populaire mené par l'association Salvemos la Vega mène une lutte depuis plusieurs années contre l'étalement urbain. L'affirmation de sa condition périurbaine a également transformé considérablement la vega dans le fait que les communes le long de l'eau sont petit à petit devenues villes-dortoirs, lieux endormis au milieu de la plaine éveillée. Le collectif propose alors de la rendre Bien d'Intérêt Commun, Zone Patrimoniale. La figer pour empêcher les villes d'y dépasser.

Dans l'article un de la Convention Européenne du Paysage, on peut y lire que le "paysage est une portion de terrain telle qu'elle est perçue par ses habitants, dont l'aspect se doit aux facteurs naturels et culturels (humains) et ses interactions". Traverser un endroit et s'y impliquer afin d'en altérer son développement.



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENTATION ET RECHERCHE

Л L'Alhambra

Promenades, chemins, moments, on part de tout en bas pour aller un peu plus haut. Depuis le centre, c'est seulement quelques minutes de marche, et nous voilà au pied de l'Alhambra, dans le soleil, près de ces grands amas de terre. Et on déambule, dans les vides, les ombres, les jardins et les cadences, dans les couleurs, dans les histoires. Les édifices nous rendent d'autant plus curieux, attentifs au moindre détail construits, tout en nous offrant un point de vue sur le paysage alentour. Des ruines, des jardins, des montagnes, des briques, des chats.

Bâti comme un agrégat de palais que les différents gouverneurs de la ville se sont successivement construits au cours du temps, l'Alhambra avait avant tout une fonction de forteresse. En plus de ses jardins, habitations royales et village militaire, elle se reconnaît d'abord par la forme caractéristique de ses tours, qui l'encerclent, en plus de protéger la ville.

Comme une extension de la muraille, ce complexe royal a traversé les siècles et les différentes destructions de la ville pour devenir aujourd'hui son plus grand bâtiment emblématique. Il est situé stratégiquement sur une haute butte surplombant la plaine et derrière lui, la forêt. Un seuil bien particulier pour délimiter les frontières grenadines.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENTS AU DROIT D'AUTEUR



? La Sierra Nevada

C'est le mois de décembre. On se retrouve en centre-ville près de la Fuente de las Batallas pour partager plateaux de churros et chocolats chauds, on a troqué les t-shirts pour les manteaux, le froid soudain piquant s'installe, il fait toujours soleil mais nos souffles nous embrument déjà de nuages blancs, les skieurs débarquent en ville leur encombrant matériel sur la dos et là-bas, comme une toile de fond, la Sierra Nevada.

Littéralement "chaîne de montagnes enneigée", c'est un massif montagneux rattaché aux cordillères bétiques. Née de la collision des plaques africaine et eurasienne, cette succession de dômes, d'aiguilles et d'arrondis est la plus haute de la péninsule ibérique. À trois mille quatre cent soixante-dix huit mètres, les neiges sont éternelles sur le pic Mulhacén.

Ligne brisée blanche surplombant la ville, trait essentiel au portrait grenadin. Si loin si près, immense repère dans l'horizon. Depuis le centre urbain, elle marque le tableau des autours et ancre l'habitant de Granada dans son paysage.

Très au sud et très en haut, le parc naturel qui s'étend sur le massif doit à sa géographie une biodiversité et des endémismes surprenants, un regroupement hétéroclite de deux milles espèces végétales abondant sur les côtes de la Sierra Nevada. Elle est devenue refuge d'innombrables plantes inadaptées à la latitude méditerranéenne et modifie fortement les climats alentour.

Un tissu de sentiers longent ses paysages et écosystèmes. Les habitants du milieu creusent des chemins sur les versants de la montagne afin de la parcourir par tout type de moyen. Depuis là-haut, on peut même apercevoir l'autre continent, après la mer, si proche. Il paraît que certains skient et se baignent dans la même journée.

C'est le mois de décembre, là-haut, un nouveau pôle d'activité se développe, la station de ski attire bien des visiteurs d'endroits divers. Le bruit du polyéthylène qui glisse sur la neige, les ombres si sombres sur le sol qui scintille, les pieds qui s'enfoncent tout au fond pour toucher la terre, les silhouettes qui s'élancent sur la piste, qui dansent, qui vrillent, les chorégraphies dans le ciel, le soleil qui brûle et les nuages qui s'envolent, les pieds dans le vide, les lumières du départ, la sensation d'un sourire.

Le paysage traversé, on retourne en centre-ville, quelques minutes et c'est déjà un autre monde.

▲ Impermanence . impermanencia

Définition :

. qualité de ce qui n'est pas permanent

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce qui fait la ville n'est pas que le pérenne, le construit ou le paysage, ce ne sont pas que des choses fixes et permanentes. Ce sont aussi des événements, des moments, des instants fugaces ou répétitifs mais qui jamais ne durent. C'est aussi l'impermanence. Ce qui ne résiste pas au changement, qui reste ouvert à l'accident. L'impermanent implique le mouvement, il va, il vient. Le temporaire a lieu pendant un certain temps puis disparaît ou se déplace. Mais l'impermanent, lui, se répète, jamais identique et pourtant il revient. Les fêtes, les usages, les marchés, les événements... ils font partie de la ville au même titre que les bâtiments, les parcs ou bien les rues. L'impermanence a une place très importante dans la culture espagnole. Les fêtes, les sorties, sont une part de la vie des habitants, ponctuelles mais récurrentes, variables mais incessantes. Leur nombre en est témoin : semana santa, fallas, dia de la comunidad valenciana, carnaval, dia de Andalucía, fiesta nacional... On les voit défiler, on les entend chanter, on contemple les feux artificiers, on goûte les spécialités, on s'imprègne des marchés. C'est aussi ça habiter.

Il n'y a rien de plus permanent que le temporaire.

Gilles Nolin



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT D'AUTEUR

4 Les marchés

Vivre la ville par sa temporalité. Vivre la ville par ses événements.

Ephémères ? Non pas vraiment, plutôt impermanent. Comme ces manifestations récurrentes que sont les marchés.

La ville de Valencia compte une multitude de marchés. Des marchés quotidiens, des marchés hebdomadaires, des marchés mensuels, des marchés qui ne durent qu'une ou deux semaines par an. Le marché central est ouvert tous les jours sauf le dimanche, le marché aux puces de Mestalla se reconstitue tous les dimanches matins, le marché de Noël apparait une fois par an. Les marchés alimentaires municipaux sont au nombre de quinze, quasiment un par district. Cet état de fait vient d'une volonté simple : chaque habitant doit pouvoir trouver des produits frais et de qualité facilement, près de chez lui, sans trop de déplacement, procurant aux habitants une meilleure qualité de vie.

La majorité de ces marchés municipaux sont couverts, bien que certains soient encore de simples étals que l'on monte et démonte chaque fois que c'est nécessaire. Parmi les marchés bâtis, certains sont de véritables spectacles architecturaux abritant des usages permanents. Le marché central est absolument majestueux. Lors de sa construction au début du XXe siècle, l'intention de ce bâtiment était de montrer la puissance mercantile de la ville et le potentiel de ses terres agricoles qui faisaient la fierté de Valencia. Le bâtiment à ossature métallique est surmonté de deux coupoles de verre et de céramique, au-dessus des deux zones du marché : la zone de la viande et celle du poisson. Les trois cents étals sont disposés en alignement sur des rangées rectilignes.

Cet endroit haut, clair et lumineux donne un bâtiment élégant qui montre l'image d'une ville à l'agriculture et au commerce florissants. Le marché Colón lui aussi est un modèle d'architecture moderniste. Son plan en trois nefs libère un espace important sous les voûtes d'acier. D'autres marchés ont des écritures plus modernes, comme le marché de Ruzafa aux volets colorés. Ces marchés sont devenus de véritables lieux culturels et touristiques, que l'on visite pour le simple plaisir des yeux. Ils deviennent même parfois le lieu d'évènement, de soirées musicales comme le Bonic/a Fest, une nuit de fête dans les marchés valenciens. Mais leur accès toujours en reste impermanent. Pour les valenciens venir au marché n'est pas seulement une question de faire ses courses mais c'est aussi un acte social. On discute, on s'arrête, on échange des nouvelles, quelques ragots, on observe les autres aussi un peu, C'est le genre de lieux parfaits pour observer la vie quotidienne des valenciens.

Au contraire de ces marchés qui deviennent des palais, il y a les autres, ceux qui sont en plein air, ce qui n'ont pas de toit et sont soumis aux caprices de la météo. Ceux-là aussi sont primordiaux, ceux-là aussi, dans les quartiers les plus modestes, sont des « lieux » de rassemblements, de discussion, de lien social. D'autant plus impermanents que lorsqu'ils ne sont pas ouverts il n'y a aucune trace d'eux. Et pourtant, ils existent le temps d'un instant, de quelques heures, d'un jour ou deux. Ils vont, ils viennent, mais toujours restent présents dans l'esprit de leurs usagers.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE
DES
DESIGNERS
ET
ARCHITECTES
DE
TOULOUSE

➤ La fête

Musiques. Feux d'artifice. Défilés. Costumes. Tapas.

Les fêtes sont aussi nombreuses qu'importantes dans la culture espagnole.

Qu'elles durent un jour ou un mois, qu'elles soient nationales, régionales ou bien locales, elles rythment l'année et les saisons. Beaucoup sont issues de l'influence de la religion chrétienne comme la semana santa, les fêtes de la Saint Jean et l'épiphanie. Mais d'autres ont une origine historique comme les Fallas de Valencia, le carnaval ou la fête nationale espagnole. Les fêtes sont l'occasion de grandes manifestations dans les villes qui se retrouvent soudain submergées par l'évènement. Décorations, défilés, musiques dans les rues, la ville toute entière fait la fête.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUS LE DROIT D'AUTEUR

Les Fallas de Valencia se déroulent sur une semaine au mois de mars, mais les festivités commencent bien avant et durent en totalité près d'un mois. La semaine du 12 au 19 mars est une explosion de bruit permanente. Tous les midis une mascleta a lieu sur la place de la mairie, un spectacle pyrotechnique principalement sonore qui consiste à l'explosion de pétards de grande puissance. La mascleta est une tradition bien ancrée dans la culture valencienne et qui se retrouve à chaque occasion, chaque fête. Tous les soirs des fallas ou presque, un feu d'artifice est lancé depuis la Turia. Et tout le reste de la journée des gens dans la rue, des enfants, des adultes, lancent des pétards achetés par paquets dans des magasins de pyrotechnie. De huit heures du matin jusqu'à tard dans la nuit, les bruits de pétards ne s'interrompent pas. Je pourrais dire que l'on s'y habitue au bout d'une semaine mais ce ne serait qu'à moitié vrai. Des feux d'artifices « sauvages » sont lancés depuis chaque placettes disponibles. En plus de l'atmosphère sonore, les rues sont aussi occupées.

Des fallas, de grandes sculptures en matériaux composites, à ossature bois apparaissent à chaque coin de la ville, immenses personnages loufoques et colorés qui surplombent les passants jusqu'à ce dernier soir où ils sont tous mis à feu à l'aide de pétards (encore), sauf un, le plus beau, élu le jour d'avant pour être sauvé et amené dans le musée fallero. Le rue est envahie, par ces sculptures mais aussi par des tables, des stands de churros, des buvettes, des feux pour faire cuire des paëllas. On investit la rue qui devient, plus que d'ordinaire, une extension de chez soi. Les défilés de falleras et falleros, les femmes et les hommes en habits traditionnels, semblent être partout à la fois. Le dernier soir, après la mise à feu des fallas de quartier, vient l'heure d'un dernier feu d'artifice lancé cette fois depuis la place de la mairie.

En dehors des périodes de fête, la vie en Espagne reste festive. On vit dehors. On sort de chez soi dès que l'on peut. On se réunit tous les soirs dans la rue, sur les places, dans tous les espaces publics. En fin de journée pas un seul banc n'est libre. Des enfants jouent, des voisins se retrouvent pour discuter, des grand-mères cancanent. On ne reste pas enfermé chez soi, on va manger des tapas ou boire une bière. Le climat y est bien sur propice mais la mentalité collective y est pour beaucoup aussi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récits entrecroisés de voyages succints

Granada y Valencia.

Deux villes à la fois si semblables et si différentes. Deux villes qui trouvent des échos dans ce qui définit l'autre. Deux villes qui nous ont accueillies, bercées, fait voyager, étonnées. Nous nous sommes perdues dans leurs dédales, retrouvées dans leurs jardins et leurs patios, nous avons essayé de capter leurs murmures et de traverser leurs paysages.

Cette rencontre urbaine sur le papier est un regard que nous portons sur ces deux villes de la péninsule hispanique, une tentative de mettre en lumière ce qui, dans notre imaginaire, les rapproche tout comme leurs singularités.

Des récits à deux voix complémentaires.

Ces thèmes qui enrichissent la représentation que l'on se fait de deux lieux. Un recueil d'histoires à parcourir comme on parcourt les rues.

bibliographie

sites internet

- . <http://andalousie-culture-histoire.com>
- . <http://rinconesgranainos.blogspot.fr>
- . <http://www.fundacionrodriguezacosta.com>
- . <http://granadamedia.com/casa-zafra-centro-interpretacion-albaicin/>
- . <http://www.albaicin-granada.com>
- . <http://www.elmundo.es/elmundo/2009/11/02/andalucia/1257164184.html>

- . <http://jardinesvalencia.es/>
- . <http://losojosdehipatia.com.es/>
- . <http://juanmargolles.com/portfolio/turia/>
- . <https://elviajero.elpais.com/elviajero/>
- . <http://www.jdiezarnal.com/valencialalongja.html>
- . <http://www.theculturemap.com/street-art-valencia/>
- . <http://www.agroambient.gva.es/web/medio-natural/arboles-monumentales>
- . <https://www.mercadocentralvalencia.es/>

revues

- . Le front de mer de Valencia et l'héritage de l'America's Cup 2007, Renzo Lecardane, Méditerranée n°111 (2008)
- . L'Albufera de Valencia, Carles Sanchis Ibor, Anne Jégou et Pierre Pech, Géographie et cultures n°63 (2008)
- . En blanco, Victor López Cotelo, TC Cuadernos n°20 (2016)

livres

- . Traité succinct de l'art involontaire, Gilles Clément, éditions sens&tonka, octobre 2014
- . Une histoire de bleu, Jean-Michel Maulpoix, éditions Poésie Gallimard, 2005
- . Lugares al límite. El paisaje en transición de la Vega de Granada. David Arredondo, Antonio Collados, Carlos Gor, éditions ciengramos, 2014

videos

- . L'Horta al costat de casa, Taller d'Audiovisuals Universitat de Valencia
- . Du règne de la nature au dialogue des cultures, l'art des jardins arabo-andalous . Conférence menée par Mohammed Al Faiz à la Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, 2010

cours magistraux

- . Historia Urbana, cours facultatifs hebdomadaires dispensés à l'ETSA de Granada de février à juin 2017.
- . Arquitectura historica valenciana, cours facultatifs hebdomadaires dispensés à l'ETSA de Valencia de septembre à janvier 2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivants :

	OUI	NON
Diffusion numérique limitée aux étudiants de l'ENSA Toulouse		
Diffusion numérique limitée au réseau Archirès		
Diffusion internet (Dumas)		
Exposition		